

Physique de la tristesse

Catherine Bergeron

Number 324, October 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, C. (2020). Review of [Physique de la tristesse]. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 50–50.



PHYSIQUE DE LA TRISTESSE

Après avoir exploré, entre provocation et délicatesse, la tension entre passé et futur dans *Vaysba, l'aveugle* (2016), nommé aux Oscars en 2017 dans la catégorie « Meilleur court métrage d'animation », le cinéaste québécois d'origine bulgare Theodore Ushev poursuit son questionnement sur les temporalités en s'attaquant directement au passé avec son majestueux dernier film, *Physique de la tristesse* (2019). Présentée en première mondiale au Toronto International Film Festival (TIFF), où elle a reçu une mention honorable, avant de rafler le Cristal du court métrage au Festival international du film d'animation d'Annecy et le prix FIPRESCI, l'œuvre d'animation propose une adaptation du roman de Guéorgui Gospodinov, *Physique de la mélancolie*, portant sur la vie tourmentée d'un homme marqué par la nostalgie, le passé, le déracinement et une quête identitaire. Œuvre à ce jour la plus ambitieuse de l'artiste, lui ayant pris sept ans à réaliser, *Physique de la tristesse* raconte, à la première personne, l'histoire d'un inconnu se souvenant de sa jeunesse en Bulgarie communiste, de ses visites au cirque, de son premier amour et de son service militaire, jusqu'à son immigration au Canada et son existence d'adulte, père de famille, coincé malgré lui dans un état de mélancolie. Narrée, dans sa version française, par Xavier Dolan, l'œuvre de Ushev construit un monde tragique où le passé est constamment revisité tout en restant toujours hors de portée. La technique d'animation à l'encaustique rappelle conceptuellement le passé grâce à son héritage (l'encaustique était utilisée par les Égyptiens pour créer des portraits de leurs morts), mais vient surtout offrir, par l'appropriation de Ushev, une expérience unique et majestueuse où le temps semble être constamment en mouvement, à la fois éphémère et éternel, abstrait et absolu. Utilisant la figure mythique du Minotaure, tissée tel un fil rouge à travers le récit, comme ultime discours à ce portrait des plus sensibles, *Physique de la tristesse* se pose comme une œuvre forte et assurée où le « je » cherche à devenir « nous » et où tous sont égaux devant leur hantise, leur enracinement dans un monde qu'ils n'ont pas choisi et leur désir de s'en libérer.

CATHERINE BERGERON

STRASBOURG 1518

Vous pouvez ranger vos idées de films sur la pandémie actuelle, nous avons déjà été témoins de l'œuvre la plus puissante qui pourra émaner en réaction à ce satané virus planétaire. Avec *Strasbourg 1518*, le cinéaste britannique Jonathan Glazer (*Birth, Under the skin*) a conçu un astucieux amalgame de sons et d'images qui capte parfaitement les états d'esprit que nous aurons tous et toutes traversés durant ces longs mois d'isolement : la peur, l'anxiété, l'impression de répéter inlassablement les mêmes gestes, l'absence totale de repères et tous les autres questionnements existentiels qui en découlent. En seulement 10 minutes, Glazer laisse les corps de quelques danseurs et danseuses (certains de la troupe de Pina Bausch) s'exprimer librement sur la percutante musique de sa complice Mica Levi. À mi-chemin entre la crise paranoïaque et le défolement, *Strasbourg 1518* porte en lui la maladie et le remède, comme les inlassables « *How are you* » et les chants d'oiseaux de la bande sonore. Inspiré de l'épidémie dansante qui eut vraiment lieu au XVI^e siècle en sol français, ce court métrage a l'intelligence de nous confronter autant à notre mal-être psychique que physique, avec des détails révélateurs comme ce seau où l'une se lave frénétiquement les mains. Ces pièces blanches, vidées de leur contenu, nous rappellent l'inconnu devant lequel nous sommes tous restés stoïques, sonnés devant l'ampleur du plus important drame partagé entre tous les êtres humains. Depuis ses clips pour Radiohead et Massive Attack, Jonathan Glazer continue d'être le réalisateur de fascinants malaises, ceux desquels nos yeux sont incapables de se détourner et qui pénètrent sous notre peau, pour ne plus jamais nous quitter. Tout comme son précédent court métrage, le cauchemardesque *The Fall*, sorti quelques mois plus tôt, *Strasbourg 1518* est une balise temporelle de qui nous étions en 2020, des corps égarés dont seul le mouvement vers l'avant pourra nous sauver.

DANIEL RACINE

